



ROCK & ROLL



Dominique A, chaos intime

RETOUR Nouvel album, rééditions vinyles... Il était grand temps de prendre rendez-vous avec Dominique A pour faire le point sur vingt-cinq ans d'une carrière exemplaire. Par Philippe Barbot

IL A FAILLI S'APPELER Dominique Citron. Un temps, il avait même pensé à adopter le sémillant pseudonyme de Théo Torve... Finalement, c'est la première lettre de l'alphabet, initiale de son vrai patronyme, qu'il a choisi comme nom de scène. Aujourd'hui, près de vingt-cinq ans après, Dominique Ané, alias Dominique A, est devenu un personnage familier, quoique singulier, de la chanson d'ici, celle qui a des résonances d'ailleurs. La preuve, ce dixième album, *Éléor*, nouvelle invitation au voyage concoctée par un bourlingueur immobile aux émotions mouvantes. Un titre inspiré par un caillou posé au milieu d'un fjord danois, l'île d'Elleore. "Un endroit qui n'a pas vraiment d'intérêt, mais la consonance me plaisait. J'en ai changé l'orthographe pour me l'approprier, le transformer en un pays irréel, comme dans un conte." Les noms de lieux sont depuis longtemps une source d'inspiration pour notre baroudeur de la rime, comme une sorte

de géographie poétique. Ainsi, *L'Horizon*, l'album de 2006, évoquait les paysages du Groenland. Dans ce nouvel opus, on virevolte du Danemark en Oklahoma, du Canada à la Nouvelle-Zélande, en passant par Séville et le Cap Farvel. "C'est vrai, admet-il, partir d'un lieu pour élaborer une fiction, c'est un peu ma marque de fabrique. Il va me falloir rompre avec ça pour éviter l'autocaricature."

Quand il est apparu, presque en catimini, en 1992, on l'a immédiatement rangé dans la case des chanteurs "intimistes". Ce drôle de type au physique anguleux qui chuchotait que les oiseaux ont bien du courage, intriguait plus qu'il ne dérangeait : "Intimiste, j'en ai entendu parler pendant douze ans, alors que je faisais des disques avec John Parish et des grosses guitares. Je n'ai jamais aimé le mot. Pour moi, intimiste, ça fait feignasse et conceptuel, alors que ma musique est surtout instinctive, intuitive et charnelle." Sans doute l'une des raisons pour lesquelles Dominique A s'est évertué,

disque après disque, à tenter de nouvelles expériences, parfois déconcertantes. De *Si je connais Harry*, enregistré à la débrouille dans un gîte rural, à *La Musique*, virage électro réalisé dans une cuisine, en passant par *Remué*, recueil bruitiste à la beauté chaotique, ou *Auguri*, disque farouchement rock, l'énergumène à crâne de Chéri-Bibi n'a cessé de s'évader de la routine.

"Mon problème, explique-t-il, c'est que j'ai du mal à sortir d'un certain registre. Même des chansons que je considère comme légères sont tout de suite chargées de mon vécu. Je me trimalle une image médiatique de triste sire, d'intello, qui peut faire barrage pour la majorité des gens qui se disent : 'Oh là, celui-là va nous prendre de haut...' Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire pour les autres, Calogero, Birkin ou Daho, et de décrocher un minitube inattendu avec "Le Twenty-Two Bar", renié depuis par son auteur.

De toutes ces escapades musicales surnagent une voix mélodieuse, imposante, impérieuse, et une griffe littéraire à la facture à la fois classique et cinématographique, scandée d'alexandrins et d'octosyllabes au spleen sobre et évocateur, quelque part entre Rimbaud et Jack London, pour faire vite. Même si on a un temps comparé le loustic à une sorte de "chaînon manquant entre Barbara et Alan Vega". Ce qui le fait sourire : "Je préfère ressembler à ça qu'à un croisement de Michel Fugain et de Foreigner... Ma façon d'écrire vient de ce que j'ai baigné dans la chanson française pendant toute mon enfance. J'étais fan d'artistes comme Sapho, CharlÉlie Couture, Yves Simon ou Lavilliers. Ça faisait le lien avec la discothèque de mes parents, Brassens, Brel, Ferrat, Ferré, Quilapayún et les Chœurs de l'Armée Rouge... Écrire en alexandrins, pour moi, c'est aussi naturel que de jouer de la guitare en accords barrés mineurs."

Plus tard, exilé à Nantes, l'ado Dominique a découvert la new wave française, de Marquis de Sade à Taxi Girl. Jusqu'à fonder un groupe dans le même style, John Merrick, du nom du héros d'*Elephant Man*. "Une bonne école : on jouait dans des bars, devant des gens qui nous réclamaient 'Satisfaction'. Les groupes d'aujourd'hui me semblent d'une rigueur incroyablement en termes de son et de production. À leur âge, on ne savait même pas s'accorder. Mais ce qui leur manque, c'est la galère..."

Lui qui a connu ses premières émotions scéniques à 7 ans devant un spectacle de Carlos (sic), et l'envie d'écrire des chansons en découvrant Gisor, obscur et improbable chanteur de glam-rock

français, devait ressentir, des années après, un véritable électrochoc : l'album *L'imprudence* de Bashung, en 2002, lui donne l'énergie de se remettre en question, jusqu'à enregistrer

"Tout sera comme avant" avec la même équipe bashungienne. "J'avais envie de connaître ses secrets de fabrication. Et puis j'ai finalement compris que mes idées valaient bien celles des autres. Je pense que le point commun entre Bashung et moi, c'est la liberté de l'artiste en solo. La peur de l'ennui est salvatrice."

"Je préfère ressembler à ça qu'à un croisement entre Michel Fugain et Foreigner..."

